

Entretiens avec Moncef Ghachem

Je suis un villageois planétaire

Le Monde 1984

Dans nos deux précédentes éditions, nous avons publié les deux premières parties de l'entretien accordé par l'écrivain français Jacques Lacarrière à Moncef Ghachem. Il y parlait de sa rencontre avec la Tunisie, du désert, de la Grèce, de Marie d'Égypte et de la poésie grecque. Nous publions aujourd'hui la troisième et dernière partie de cet entretien.

- *Dans ce livre très connu, L'Été Grec, vous attaquez assez souvent la langue française qui est incapable de rendre explicitement certaines images pourtant simples.*

La poésie, le désert et la Grèce

— C'est peut-être un problème de langue, de linguistique et de grammaire. Mais en cela, le français n'y est pour rien... Ce que je reproche aussi davantage à beaucoup de poètes français actuels, ou en tout cas, à un certain nombre de poètes, à la poésie française contemporaine, c'est qu'elle est très cérébrale. C'est une poésie qui part beaucoup de la tête, que du corps entier. La tête fait partie du corps, il ne faut pas la supprimer, mais il ne faut pas, non plus, qu'elle prenne toute la présence, toute la substance du poème, et aussi parce qu'on a l'impression que la langue devient abstraite. En effet, à part quelques très rares poètes dont les images sont empruntées à des mondes concrets sublimés par la poésie, je pense à Saint John Perse où à René Char, par exemple, mais il y en a d'autres, qui savent transmuier les mots à partir des émotions quotidiennes et des substances quotidiennes du monde, la poésie française, dans son ensemble, m'avait toujours paru, par rapport à la poésie contemporaine, manquer de sève, manquer de sang et manquer de soleil aussi, c'est à dire manquer de ce qui fait les pulpes des mots. Les mots ont une pulpe comme les fruits et très souvent, malheureusement, la poésie française n'a pas toujours cette pulpe. Il y a beaucoup de poètes que je trouve très cérébraux. Alors, cette poésie française a besoin, peut-être, de rencontrer la pulpe des choses et la pulpe des mots.

- *Le poète Lorand Gaspar parle lui aussi du désert et de la Grèce, de Judée et d'Égée*

— Justement, nous nous sommes rencontrés Gaspar et moi à l'origine – Il y a presque vingt ans maintenant – par hasard, si l'on veut, dans l'île de Patmos. Mais au fond, ce n'était peut-être pas un hasard, puisque justement, nous nous sommes rendu compte très vite avons beaucoup de goûts et d'attachements communs. La Grèce, d'abord, bien sûr, le désert ensuite. A l'époque Gaspar vivait à Jérusalem et il faisait de fréquentes excursions dans le désert de Judée qui vont donner plus tard son recueil de poèmes *Sol absolu*. Et bien sûr, il y a la poésie avant tout, puisqu'il est poète, même davantage, c'est à dire qu'il a écrit beaucoup plus de poèmes que moi. Et il est au point de convergence de ces trois chemins, je dirais, qui sont la poésie, le désert et la Grèce... Moi aussi je me suis trouvé à ce même point, et notre rencontre s'est faite, je dirais, de cette trinité là... De plus, nous avons le même goût pour les mots, les mots vivants, les mots avec une substance.

- *Dans l'Été Grec, vous évoquez vos voyages en Grèce à travers des personnages très attachants. Qu'ils soient moines, pêcheurs, paysans, poètes, chanteurs, chauffeurs ou cafetiers, c'est à travers eux, ces hommes et ces femmes, à travers ces rencontres humaines que la Grèce est dite de manière assez sublime. Ce n'est pas seulement les penseurs grecs anciens ou les poètes modernes qui sont dans ce livre, c'est surtout votre rencontre avec ce pays, à travers les Grecs ?*

— Oui et c'est la raison même qui fait que j'ai vécu en Grèce avec un sentiment de liberté et de disponibilité. C'est que pour moi, il n'y a pas de frontières. Il ne doit pas y avoir de cloisons entre ce que j'appellerai la connaissance et la vie quotidienne, enfin la vie proprement dite. Il est évident que j'ai appris certaines choses à travers des penseurs comme Héraclite ou d'autres, que j'ai traduits ou que j'ai lus, sur lesquels j'ai médité, mais un pêcheur grec avec qui je passe des heures et des jours, à le voir vivre et travailler, m'apprend autre chose. Ces choses ne sont pas seulement incompatibles, elles sont complémentaires. Et toute connaissance qui ne ferait appel qu'à l'une de ces deux choses serait incomplète, et, en général, elle serait stérile. C'est pourquoi des hellénistes qui ne s'intéressent qu'à Socrate ou à Aristophane, ou à Sophocle, et qui ne voient pas ce qui se passe aujourd'hui, ce qui se passe dans la Grèce de tous les jours. Ou ceux qui ne voient que ce qui se passe dans cette Grèce de tous les jours, avec uniquement son folklore évidemment, qui ne savent pas que tout cela a une histoire de trois mille ans et que c'est toute l'histoire du monde qui se joue là, ils sont tous comme des gens mutilés. Et moi, je voulais connaître la Grèce avec mes deux bras, avec mes deux jambes et les deux moitiés de mon cerveau, mais aussi avec mon nez, avec ma bouche, avec mes deux oreilles.

Entendre les chants, goûter les aliments, respirer les odeurs, sont des modes de connaissance. Et avec les penseurs, j'apprends à penser. Avec les pêcheurs, j'apprends la pêche. Mais si on apprend la pêche, on apprend derrière la pêche une tradition, une façon d'être relié avec l'eau, le poisson, une vie quotidienne qui est aussi une vie traditionnelle, c'est à dire on apprend des chansons, on apprend des coutumes, on apprend des modes de fabrication, on apprend un modèle familial peut-être différent, on apprend des échanges avec les autres. Autrement dit, à chaque fois qu'on touche à une chose, on en apprend beaucoup d'autres, comme un réseau, comme dans une toile. Avec les paysans de Crète, par exemple avec ceux qui gardent les moutons dans la montagne, par milliers, on apprend une autre tradition, d'autres musiques, d'autres chants, d'autres odeurs. Et ce sont à chaque fois, une multitude d'hommes qui apparaissent, et c'est comme un monde qui s'enrichit sans cesse, c'est comme un prisme mais qui a bien plus de sept couleurs, n'est-ce pas ? Et si vous n'avez pas les sept, vous n'avez pas la lumière. Alors la plupart des gens ont une, deux ou trois lumières, et ils ne font pas cette sorte de synthèse qui fait que la Grèce c'est celle d'autrefois et d'aujourd'hui. Et c'est Héraclite, qui est aussi un pêcheur de Grèce.

- *Autrement dit, la Grèce éternelle ! ...* Yannis Ritsos m'a dit que quand il écrit un poème, il a tous les âges à la fois. Il n'est pas seulement le vieil homme qu'il est devenu, mais il est aussi homme mûr, adolescent, enfant. Bébé... Plus, il se sent âgé de tous les millions d'années avant sa naissance, de tous les millions d'années après sa mort. Et c'est ainsi qu'il vit la mythologie et l'art grecs, qu'il vit la civilisation Grecque, mère et cœur de toutes les civilisations.

Garder tous ses âges !

— Je suis tout à fait d'accord avec cela, enfin en l'étendant en général pas seulement aux poètes, mais à tout homme qui veut avoir quelque chose qui est cette beauté en lui, un vrai apprentissage, une véritable authenticité... Je crois que la maturité ne consiste pas à supprimer l'enfant. Elle consiste à devenir mûr, tout en restant enfant, c'est à dire en intégrant tous ses âges précédents. Un homme qui aurait oublié l'enfant serait à moitié mort. La permanence de l'enfance, pas l'infantilisme, mais la permanence de la curiosité ou de la poésie de l'enfant est indispensable à tous les moments de la vie, et il faut garder tous ses âges avec soi. Vieillir, ce n'est pas supprimer des âges derrière soi, comme on enlève des feuilles de calendrier. C'est le contraire. C'est garder tous ses âges différents avec soi, être contemporain de toutes ses époques antérieures. Et là, on a comme une sédimentation, un acquis, comme ces montagnes qui sont faites par la superposition de tous les âges précédents. C'est pourquoi moi, personnellement, je me sens autant encore un enfant, un adolescent, tous les différents âges que j'ai pu avoir, et particulièrement aussi celui que j'ai maintenant. Je suis tout cela en même temps. Je ne veux rien tuer en moi. Des choses meurent, c'est différent, elles s'en

vont d'elles-mêmes. Mais de moi-même, je ne me tue pas. Je ne suis pas mon propre meurtrier, je garde en moi l'enfant. Je ne tue jamais. Je ne veux pas avoir, comme dirait le poète Lautréamont, du sang intellectuel en moi qui aurait tué l'enfant que j'étais, parce que ce serait le pire des crimes...

Ritsos le disait pour la poésie, moi je le dis en général pour toutes les formes d'apprentissage et de connaissance, si Ritsos l'a dit pour la Grèce, moi je ne le dirai pas pour la France, parce que la France, certainement, n'a pas cette source de rayonnement, de chaleur et de mémoire que la Grèce porte. Mais cela n'a pas d'importance, car, personnellement, je me définis, d'une façon extrêmement claire, comme quelqu'un qui appartiendrait à un village, qui serait membre d'un village. Et ce village, il est sur toute la terre, c'est à dire je suis un villageois planétaire. Voilà.

Les villages invisibles

- *Mais vous appartenez à un village bien précis. C'est Sacy. C'est cette maison de votre grand-père où vous vivez actuellement vous et Sylvia, votre épouse ...*

— C'est un lieu que j'ai choisi. J'y suis et j'y resterai peut-être. Mais je peux aussi m'en aller un jour. J'y suis attaché, au sens affectif, je n'y suis pas attaché, au sens psychologique. Donc je peux, un jour aller vivre ailleurs. J'ai vécu en Grèce pendant des années et puis, plus tard j'ai rencontré, j'ai retrouvé ce village de Bourgogne mais je ne sais pas où je vais vivre dans cinq ou dans dix ans. Il se trouve simplement que ce village – Est-ce un hasard, est-ce une chance ? - qui était celui de mon grand-père, est un village encore extrêmement vivant, qui a conservé une histoire, qui a conservé un style, qui a conservé encore, à peu près, son architecture, et qui se trouve être, en plus, géographiquement dans un lieu très agréable, il y a des vigneron, la nature y est très belle, et les gens y sont très accueillants. Parmi tous les villages des environs, c'est certainement celui que tout le monde reconnaît comme le plus original et le plus vivant. Donc c'est une chance que ce soit ce village. Sacy est actuellement, je dirai, mon corps collectif. Je m'y sens très bien. J'y suis ami avec à peu près tout le monde. Mais comme je vous le disais, j'ai aussi en moi d'autres villages invisibles, et je pense que la poésie c'est quand-même d'avoir aussi en soi des villages invisibles.

- *Poète, bien sûr, Jacques Lacarrière !... Vous nous avez parlé du désert, de la marche, de l'anonymat, de l'oubli de son nom et de son individualité, et maintenant de ces villages invisibles... Vous nous faites penser aux nomades ?*

— Maintenant, depuis dix ans, je vis dans ce village de Bourgogne. Donc, je suis sédentaire. Mais enfin, c'est vrai, mon attirance pour le nomadisme est forte, et que pendant des années, j'ai tout de même été errant. Le nomade est quelqu'un qui a plutôt des itinéraires un peu fixés, moi j'ai été un peu errant, c'est à dire que ma vie était située en Grèce mais dans différents endroits, et que surtout, ma vie est une quête sur le plan des connaissances, je ne me suis pas arrêté à un enseignement définitif. J'ai beaucoup d'attirance pour plusieurs formes de religion notamment, ou des formes de pensée, et j'en ai fait souvent mon profit, mais je suis effectivement quelqu'un qui suis en état de question, et le nomadisme, ou si l'on veut l'errance — je préfère d'ailleurs le mot errance— est un état que je dirai d'ouverture permanente, et qui consiste donc à apprendre calmement, en un lieu donné, à y être au maximum, et à y vivre aussi intensément que possible ; c'est à dire à avoir plusieurs mémoires comme je peux avoir plusieurs noms.

Je pense vraiment que l'avenir appartient aux êtres et aux gens qui ont plusieurs cultures. Notre avenir c'est la diversité des cultures, c'est à dire le contraire de tout ce que les mouvements et les revendications nationalistes et xénophobes nous proposent aujourd'hui. L'avenir c'est l'ouverture, c'est le bilinguisme, c'est l'ensemble des richesses et des cultures. Et moi qui ne suis que Français d'une certaine façon, qui suis ce que je n'ai pas choisi, je m'intéresse à ce que je peux choisir. Et j'ai choisi à un moment d'être grec, maintenant je choisis d'être bourguignon et je le suis totalement. Que choisirai-je demain ? Je ne sais pas.

- **Qu'est-ce que c'est demain ?**

— Demain c'est déjà aujourd'hui. Et c'est probablement ce que j'ai préparé hier, C'est à dire ce sera toujours des chemins et une errance, mais qui seront à chaque fois augmentés de tout ce qui a été acquis précédemment. Ce n'est pas repartir toujours à zéro. C'est, comme je l'ai dit, qu'il faut toujours garder tous ses âges, qu'il ne faut pas les renier, il faut garder de même ses chemins. Quand je marche, je n'oublie pas les autres chemins. Ils s'ajoutent à celui-là et ils donnent le relief de la mémoire, je dirai qu'ils donnent la richesse de l'horizon.

- *Par votre écriture, vous êtes ouvert à d'autres expressions. Vous écrivez des scénarios. Vous faites de la mise en scène théâtrale. Disons que vous n'êtes pas un écrivain renfermé, suffisant...*

— Non, d'abord c'est l'écriture, ce sont les mots qui comptent pour moi. Mais vous savez aujourd'hui, maintenant, au XXe siècle, un écrivain peut aussi être un auteur, c'est à dire quelqu'un qui exprime ses images, sa pensée, enfin ce qu'il veut, ce qu'il peut dire, à travers des modes différents. Par exemple, le mode oral, parler, conter... Moi je n'ai pas brisé avec cela. L'écriture ne m'a jamais empêché d'avoir du plaisir à écouter les autres et à parler moi-même aux autres, c'est-à-dire à raconter des histoires. Je crois qu'il est nécessaire, là encore, de conserver en même temps les acquis de l'écriture, mais aussi les charmes du récit oral, du conte, de ce qu'on entend avec les oreilles. C'est pourquoi j'ai souvent travaillé à la radio. J'aime la radio que j'écoute et celle où je parle. Ce n'est pas du tout incompatible, ni avec la poésie, ni avec la connaissance, et je dirai qu'aujourd'hui, au contraire, la radio permet quand on conte une histoire d'étendre les veillées ou les contes à des milliers de gens, à la même heure. De même l'image. On vit dans un monde où l'image devient importante puisqu'on peut la fixer, la reproduire, la multiplier, alors je crois qu'un poète d'aujourd'hui n'a pas à avoir peur de ce monde qui vient, je crois qu'au contraire, on peut très bien exprimer les choses qu'on veut dire. Le problème c'est que, chaque fois, les intermédiaires sont multipliés. Quand vous êtes poètes, vous écrivez et le seul intermédiaire c'est le papier, et l'imprimeur ne modifie rien de ce que vous écrivez. Mais déjà, la radio modifie. Parfois quelqu'un dit ce que vous avez écrit, c'est donc la voix d'un autre qui dit votre texte. Le cinéma, c'est encore une multiplication supplémentaire au troisième et au quatrième degré. Vous avez une idée, vous l'écrivez, elle est reprise par d'autres, modifiée pour un découpage et racontée ou jouée par une quatrième ou une cinquième personne... Donc, vous avez de plus en plus d'intermédiaires, et je crois que le problème véritable des créateurs, au terme de tout ce déploiement d'interprètes, c'est de retrouver la force ou la vérité de ce que l'on a d'abord conçu. Mais je trouve cela très passionnant et que c'est aussi une ascèse pour les écrivains d'aujourd'hui.